



Philippe FONTAINE  
Professeur de philosophie  
à l'Université de Rouen  
Texte de la conférence

## L'ACCÈS À LA CULTURE DANS UN MONDE HYPERCONNECTÉ : RÉALITÉ OU ILLUSION ?

Cours et échanges inter-lycéens franco-européens  
diffusés sur la plateforme de visioconférence  
du Projet Europe, Éducation, École  
**le 21/10/2021, 10h15 – 11h45**

En direct : <https://projet-eee.eu/diffusion-en-direct-564/>  
En différé : <https://www.projet-eee.eu>  
En podcast : <https://soundcloud.com/podcastprojeteee>



Jean-Luc GAFFARD,  
Diffusion et production  
Czeslaw MICHALEWSKI  
Communication et réalisation

« La démocratisation du savoir et de l'expression n'a pas eu lieu. », O. Babeau<sup>1</sup>

« La seule possibilité d'éviter de se laisser emporter par le flux incessant des captures de la multiplicité reste probablement l'activité philosophique. Non pas, comme souvent, l'histoire de la philosophie, mais l'amour de la sagesse. Cela consisterait à refuser de devenir une personne à l'identité bétonnée car, pour penser objectivement une situation qui nous inclut, nous devons prendre de la distance avec nous-mêmes. », Miguel Benasayag<sup>2</sup>

Le déploiement exponentiel, à l'échelle de la planète, des réseaux de communication entre les hommes par le biais des nouvelles technologies, confronte l'humanité à de nouvelles questions, inimaginables il y a seulement quelques dizaines d'années, c'est-à-dire avant l'avènement du « cybermonde » et de l'interconnexion généralisée. Cette ultime modalité de l'accélération de l'histoire est porteuse de questions critiques et décisives, en ce qu'elles touchent à une dimension essentielle de l'homme considéré comme « animal culturel », défini par son exigence d'accès à une dimension symbolique de l'existence, qui substitue les œuvres de l'esprit à la simple détermination naturelle des contraintes biologiques.

La question essentielle, dans ce contexte, est de savoir si ce développement sans limites des nouvelles technologies de communication contribue, dans quelle proportion et de quelle manière, à la diffusion efficace de la « culture », au sens classique des œuvres de l'esprit (la *cultura mentis* des Anciens) pour le bénéfice du plus grand nombre, selon le projet d'élévation intellectuel en accord avec une aspiration universelle à l'établissement d'une société démocratique à l'échelle mondiale.

Il ne fait pas de doute que, de ce point de vue, l'avènement d'Internet constitue une véritable révolution sans précédent dans la possibilité de communiquer entre les hommes, pour des raisons qui tiennent d'abord essentiellement aux extraordinaires possibilités offertes par les nouvelles technologies ; le fait majeur est ici l'abolition des contraintes de l'espace et du temps, du fait de la possibilité d'échanger des informations, de consulter des documents, d'établir des connexions selon une immédiateté spatio-temporelle inédite ; jamais l'humanité n'avait ainsi été capable de se libérer de ces contraintes liées à la finitude de l'homme lui-même, irrémédiablement assujéti à propre situation existentielle enracinée dans l'espace et le temps. Ces nouvelles virtualités constituent une indéniable libération pour l'humanité, en rendant possibles l'établissement et le renforcement de relations de proximité, que l'on peut en effet décliner ici au pluriel car il s'agit bien de proximités, établies et renouvelables à l'infini au rythme du désir de connexion et de communication entre les hommes, désir qu'aucune contrainte purement technique ne limite plus désormais.

Mais la question qui nous occupe ici est celle de l'accès à la culture et à la pratique de la réflexion qui, par hypothèse, serait rendue plus facile grâce à Internet ; qu'en est-il au juste ? Autrement dit, c'est le potentiel didactique d'Internet qu'il conviendrait d'interroger. Car, comme le dit sans détour le neuroscientifique Miche Desmurget dans un ouvrage au titre provocateur (*La fabrique du crétin digital*) « Certes la Toile renferme (en théorie) tous les savoirs du monde. Mais dans le même temps, elle contient aussi, malheureusement, toutes les absurdités de l'univers. »<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Olivier Babeau, *Le nouveau désordre numérique. Comment le digital fait exploser les inégalités*, Buchet-Chastel, 2020, p. 183.

<sup>2</sup> Miguel Benasayag, *Cerveau augmenté, homme diminué*, La découverte, 2016, p. 128.

<sup>3</sup> Michel Desmurget, *La fabrique du crétin digital. Les dangers des écrans pour nos enfants*, Seuil, 2019, p. 248.

Précisons d'emblée qu'il ne saurait s'agir ici pour nous de tenir un propos purement négatif, à caractère technophobe, consistant à nier de manière absurde le réel progrès constitué par les nouvelles technologies numériques. Pourtant, le bilan doit être éclairé et relativisé, car les difficultés existent bel et bien. Nous tenterons ici de lister quelques unes de ces difficultés, pour ne pas dire de ces périls auxquels nous expose l'hyperconnexion généralisée du monde d'aujourd'hui.

Dans une telle perspective, une première difficulté apparaît, liée à l'utilisation potentielle de la quantité phénoménale d'informations et de données qu'Internet met à notre disposition.

### ***Le nécessaire a priori culturel pour l'utilisation du Net***

Le paradoxe est ici que l'avantage du Net est aussi son inconvénient majeur : son abondance constitue *ipso facto* l'obstacle principal à son utilisation efficace ; en effet, l'océan d'informations qu'il contient n'est utilisable qu'au regard d'un utilisateur éclairé ; la capacité de chercher efficacement, de repérer et de trier les informations sont autant de conditions nécessaires à un usage « intelligent » et accessoirement formateur, en termes de culture, d'Internet. L'intérêt est moins la quantité phénoménale d'informations mises à notre disposition que notre propre capacité à en évaluer la valeur et l'intérêt pour notre propre recherche.

On peut parler ici d'une « incontournable soumission de la compréhension aux savoirs internalisés disponibles », si bien que des élèves dépourvus de connaissances disciplinaires précises sont en fait incapables d'évaluer et de critiquer la pertinence de la plupart des affirmations trouvées sur le Web ; « plus généralement, comment des élèves ou étudiants pourraient-ils s'en sortir efficacement quand chacune de leurs requêtes engendre un flot infini de liens cacophoniques, disparates et contradictoires ? C'est tout bonnement impossible. Il est d'ailleurs aujourd'hui établi que les non-experts apprennent bien mieux lorsque les contenus informationnels sont présentés sous une forme linéaire, hiérarchiquement structurée (à l'image d'un livre, d'un cours magistral (...)) ; et bien plus difficilement lorsque ces mêmes contenus sont présentés selon une organisation réticulaire, anarchiquement fragmentée (à l'image de ce que produit une recherche sur Internet, quand toute la masse des données accessibles vous tombe d'un coup sur la tête, sans canevas, ni souci de hiérarchie, de pertinence ou de crédibilité. »<sup>4</sup>

L'incroyable quantité de données mises en ligne sur Internet pourrait bien constituer un leurre, un miroir aux alouettes ; cette abondance constamment mise au crédit de la Toile n'est que le résultat d'un processus désastreux d'égalisation des contenus, au motif idéologique de la liberté d'expression et de l'égalité condition des contributeurs du Web.

### ***La reconnaissance nécessaire d'une hiérarchie des savoirs versus la « dérégulation du marché cognitif » : la « dérégulation du marché cognitif » :<sup>5</sup>***

Le mode de fonctionnement d'Internet, et des différents réseaux (que l'on n'ose qualifier de « sociaux ») qu'il rend possible, permet de pointer cette difficulté, dont l'évidence creuse les yeux : le propre d'Internet est en effet d'avoir permis à tout individu, quel qu'il soit, de « prendre la parole », si l'on peut dire, d'exprimer son opinion sur Internet ; cette prise de parole s'effectue sans aucune espèce de médiation, sans l'intervention d'aucun intermédiaire, sans production du moindre critère de compétence ou de savoir.

Comment s'étonner, dans ces conditions, que le simple accès libre à tous les contenus d'Internet ne suffise à engendrer pas automatiquement une élévation globale du niveau intellectuel et du capital culturel de ses adeptes ?

<sup>4</sup> M. Desmurget, *op. cit.*, p. 251.

<sup>5</sup> Nous empruntons cette expression à Gérald Bronner, *Apocalypse cognitive*, PUF, 2021, p. 185.

La question de fond qui nous occupe ici reste de savoir en quoi l'accès facile et illimité à Internet permet à tout utilisateur quel qu'il soit, de se cultiver, d'enrichir ses connaissances de manière ultérieurement exploitable, et non pas simplement de se divertir, ou même d'obtenir la réponse à une question que l'on se pose, dans quelque domaine que ce soit.

Or c'est sur ce point précis que les difficultés apparaissent, et que le bilan de l'accès à Internet doit être sérieusement relativisé. Comme l'écrit laconiquement le neuroscientifique Michel Desmurget, « nul ne saurait déceimment contester que ces outils permettent d'accéder, via Internet notamment, à un inépuisable espace de ressources éducatives, même s'il ne faut alors pas confondre disponibilité et exploitabilité : c'est une chose de pouvoir suivre, en ligne, un cours de l'université Harvard ou du MIT ; c'en est une autre de posséder les compétences attentionnelles, motivationnelles et académiques nécessaires à l'assimilation des savoirs exposés. »<sup>6</sup>

Par ailleurs, et c'est là un obstacle supplémentaire à la fonction potentiellement éducative d'Internet, la dérégulation du marché cognitif s'accompagne nécessairement d'une substitution des émotions et des affects à l'empire de la raison.

Comment s'étonner, dès lors, que, comme le dit laconiquement un sociologue contemporain : « La démocratisation du savoir et de l'expression n'a pas eu lieu. »<sup>7</sup>

D'autre part, la substitution d'un monde virtuel au monde réel de la perception empirique constitutive de la numérisation du monde implique la « dématérialisation » qui affecte les objets matériels, dématérialisation qui s'est accompagnée, presque mécaniquement, d'une déshumanisation proportionnelle.

Il convient d'en évaluer les conséquences pour notre thème de réflexion, et singulièrement au niveau de l'éducation.

### ***La nécessaire médiation d'un être humain « en chair et en os » :***

De nombreuses études ont pu mettre en évidence le caractère irremplaçable de la relation personnelle, physique, d'un enseignant à un élève dans la transmission efficace du savoir. Aucune machine, même prétendument « intelligente », ne saurait se substituer sans dommage à la fonction d'un enseignant qualifié auprès de ses élèves, dans le cadre d'un échange impliquant réciprocité, questions-réponses, et fondé sur la compétence pédagogique de l'enseignant, à partir de son expérience personnelle dument légitimée par l'institution.

On peut en donner de nombreux exemples ; suivons Pierre Manent, qui en propose un, particulièrement important : « Exemple simple : apprendre impliquait auparavant l'inclusion dans une institution d'enseignement, l'appartenance à une classe, l'obligation d'écouter un professeur et de tenir compte en quelque mesure de ce qu'il dit, bref, toutes les contraintes de ce qu'on appelle – l'expression par elle-même est rébarbative – le « système scolaire ». La société de la communication nous promet tous les profits de l'école, et plus encore, sans ses inconvénients et d'abord sans ses contraintes. Internet et CD-Rom nous promettent d'apprendre sans être obligés d'appartenir à une communauté d'apprentissage. La communication nous permet d'être enfin ce que nous n'avons jamais pu être jusqu'à présent, c'est-à-dire des individus. Nous n'avons pu être jusqu'à présent des individus parce que nous avons vraiment besoin les uns des autres, besoin de former ensemble de vraies communautés – d'enseignement, de défense, de production, etc. Désormais semble-t-il, ce que les autres nous donnaient, nous l'obtenons d'eux sans avoir besoin d'avoir rien en commun avec eux, sinon les instruments techniques de la communication. »<sup>8</sup>

<sup>6</sup> Michel Desmurget, *La fabrique du crétin digital*, op. cit., p. 227.

<sup>7</sup> O. Babeau, op. cit., p. 182.

<sup>8</sup> P. Manent, *Cours familier de philosophie politique*, Gallimard, « tel », 2001, p. 198-199.

De son côté, le neuroscientifique Michel Desmurget montre, études à l'appui, que « pour que la magie relationnelle opère, un élément s'avère fondamental : il faut que l'« autre » soit physiquement présent. Pour notre cerveau, un humain « en vrai », ce n'est pas du tout la même chose qu'un humain « en vidéo » (...) Cela confirme, s'il en était encore besoin, que nous sommes bien des animaux sociaux et que notre cerveau répond avec beaucoup plus d'acuité à la présence réelle d'un humain qu'à l'image indirecte de cet humain sur une vidéo (...) C'est pour cette raison notamment, que la puissance pédagogique d'un être de chair et d'os surpasse aussi irrévocablement celle de la machine. Les données sur le sujet sont aujourd'hui tellement convaincants que les chercheurs sont décidé d'offrir un nom au phénomène : le « déficit vidéo ». »<sup>9</sup>

Contrairement à ce que l'on pourrait penser de prime abord, et c'est là un extraordinaire paradoxe, l'avènement des moyens modernes dits de communications contribuent massivement à une véritable déshumanisation, par une promesse extraordinaire, « et pas seulement parce que les moyens techniques mobilisés sont extraordinaires. La communication nous promet tout ce que la communauté nous donnait, mais sans l'appartenance, sans les contraintes de l'appartenance. »<sup>10</sup> Le même auteur nous explique que l'appartenance à une communauté sociale et politique, qui était jusqu'à présent requise pour l'individu, et qui le mettait nécessairement en rapport avec ses semblables, pour toutes les grandes opérations de l'existence, cette appartenance est de moins en moins nécessaire, et de plus en plus nombreux sont nos contemporains qui s'efforcent désormais de ne plus s'y engager au motif qu'un tel engagement risquerait d'amoindrir leur liberté. Or, ce sont bien les nouvelles techniques de communication qui rendent possible cette désaffection à l'égard de la communauté sociale et politique.

Il faut le répéter : rien ne saurait remplacer la place effective et physique de l'enseignant auprès de ceux auxquels il est en charge de transmettre le savoir : lui seul, parce sa relation à l'élève est « réelle » et non « virtuelle », peut constater des difficultés de l'élève, tenter de les comprendre en se mettant « à sa place » et être ainsi en mesure d'y remédier. Toutes tâches qu'aucune machine, si perfectionnée soit-elle, n'est en mesure de faire, sans parler des affects en jeu dans la relation éducative, comme la nécessaire l'empathie de l'enseignant pour l'élève, de son désir personnel de transmettre un savoir de nature à élever son disciple dans l'échelle de la connaissance.

Devant l'écran de la machine, l'élève ne peut que faire l'expérience d'une profonde solitude qui le laisse désemparé : que signifie demander de l'aide à un robot ?

Prenons le cas de figure de l'acquisition et du développement du langage chez le jeune enfant ; cet exemple doit être privilégié, tant il est vrai que le langage (du moins le langage articulé) est le propre de l'homme, et constitue par ailleurs le viatique essentiel de sa pensée ; comme le disait Hegel, c'est dans les mots que nous pensons. Toutes les études montrent, et ce point se trouve également confirmé par les travaux des neuroscientifiques, que l'acquisition du langage, comprenant le développement des champs lexicaux et syntaxiques, constitue un marqueur irréductible du développement de l'intelligence et de ce qu'elle rend possible, compétences plus utiles aujourd'hui que jamais : le sens de l'analyse critique, l'imprégnation culturelle, l'esprit d'analyse et de synthèse, bref, tous les outils intellectuels requis pour accéder à un niveau de pensée supérieur.

### ***L'exemple privilégié de la lecture***

Or, on sait que la confrontation de l'enfant à l'oral, et, d'autre part, aux textes écrits, n'a pas les mêmes conséquences ; la seule conversation orale ne saurait en effet comporter la même

<sup>9</sup> M. Desmurget, *op. cit.*, p. 258-259.

<sup>10</sup> P. Manent, *Cours familier de philosophie politique, op. cit.*, p. 198.

richesse lexicale que les textes écrits, en sorte que la confrontation avec ces derniers est essentielle au développement intellectuel de l'enfant. C'est pourquoi la lecture est essentielle pour l'acquisition du vocabulaire, mais aussi de la syntaxe, des manières de dire, des formulations possibles d'une idée, de la stylistique, etc. Il en résulte que la substitution du temps passé devant les écrans à celui concerné par la lecture constitue une perte irréparable pour l'enfant ou l'adolescent, d'autant plus qu'il a été montré qu'il existe une claire hiérarchie entre ouvrages « traditionnels » et contenus digitaux. Les contenus communément produits et consultés par les jeunes générations sur Internet présentent une richesse langagière trop restreinte pour rivaliser avec le livre traditionnel, sans compter avec les sollicitations et distractions constamment imposées par le Net, au détriment de la concentration nécessaire à toute compréhension du texte, et à toute imprégnation intellectuelle durable.

Une étude a montré que lire sur Internet, c'est comme lire un livre tout en faisant des mots croisés. Il s'agit de deux opérations mentales profondément différentes. La tentative de les réaliser simultanément rend chacune d'elles inefficace. Pour schématiser, notre cognition comporte deux niveaux : d'une part, notre conscience, avec notre mémoire à court terme, qui reçoit en direct stimuli et informations. D'autre part, notre mémoire à long terme, où sont stockés nos schémas de fonctionnement. La conscience a besoin de cette mémoire à long terme pour interpréter les informations qui lui parviennent. Et la mémoire à long terme a besoin d'être nourrie de l'expérience continue de la conscience immédiate. Mais quand cette dernière est bombardée d'un flux incessant d'informations, il en résulte une sorte d'embouteillage cognitif qui bloque la compréhension comme l'apprentissage. »<sup>11</sup>

Ces considérations nous rappellent opportunément le double sens du mot « écran » : il montre, mais aussi « fait écran ». On sait désormais à quel point le surinvestissement du monde des écrans contribue à la désocialisation de l'individu, davantage porté à évoluer dans un monde « virtuel » que dans le monde réel, ce monde où il faut affronter ce qu'il est convenu d'appeler le « principe de réalité », c'est-à-dire se confronter à la difficulté de l'existence, et les obstacles qu'elle ne cesse de faire surgir sur notre chemin.

### ***La problématique de la territorialisation cérébrale :***

Des études ont montré la considérable supériorité du crayon sur l'ordinateur, du texte rédigé à la main au texte tapé sur un clavier.

C'est là un exemple frappant de la perte de compétence cognitive que constitue la substitution généralisée aujourd'hui dans tous les établissements d'enseignement, de la maternelle à l'université, de la frappe sur clavier d'ordinateur à l'écriture à la main. De nombreuses études ont montré qu'écrire à la main mobilise dans le cerveau des réseaux spécifiques de neurones, modifiant au passage leur taille et leurs synapses.

Cette question de la territorialisation cérébrale est une problématique centrale de notre époque, car tout ce qui nous facilite la vie grâce à un outil numérique nous « déterritorialise » de différentes manières, c'est-à-dire laisse inexploitées, ou fait tomber en désuétude des zones essentielles de notre cerveau, dans la mesure où ces zones cérébrales étaient assujetties à une fonction précise, désormais assumée par les machines. Ce sont ainsi des parties entières de notre masse cérébrale qui sont abandonnées, qui cessent d'être sollicitées au quotidien, et sont par conséquent condamnées au dépérissement. Comment ne pas mesurer le caractère catastrophique de cette évolution ? Comment crier encore au « progrès » devant l'avancée inexorable des machines et des techniques sur le terrain des compétences cérébrales jusqu'alors assumées par le sujet lui-même ?

---

<sup>11</sup> O. Babeau, *Le nouveau désordre numérique*, op. cit., p.135.

### ***L'exemple célèbre des chauffeurs de taxi***

« Notre cerveau est un outil merveilleux qui s'empresse d'effacer les connexions neuronales qui ne servent plus. Il est à la fête en ce moment : nous avons de plus en plus de béquilles cognitives en tous genres nous dispensant d'effort. Une tendance préoccupante (...) Plusieurs recherches en neurologie avaient montré que les chauffeurs de taxi londoniens présentaient des capacités liées à la mémoire spatiale nettement supérieures à la moyenne. Après plus de trois années d'apprentissage des moindres recoins de la capitale anglaise, leur hippocampe, la zone impliquée dans ce type d'information, avait changé de taille. Avec l'utilisation du GPS, ce développement particulier du cerveau disparaît. Des recherches ont montré que l'utilisation du GPS « désactive » les zones du cerveau qui étaient utilisées pour la navigation. »<sup>12</sup>

### ***La technologie comme prothèse de substitution de nos capacités cognitives :***

Si, jusqu'à un passé récent, la technique et les inventions technologiques successives avaient pour but de nous faciliter la tâche dans de nombreux domaines, la révolution numérique change radicalement la donne, en se substituant purement et simplement à l'activité humaine. La technologie aujourd'hui ne se contente plus d'accompagner l'homme, elle le remplace complètement dans des tâches qui se révélaient pourtant essentielles à son potentiel cérébral. Comment s'étonner, dès lors, que sur le plan du développement cognitif, de la culture et des qualités de réflexion, la déception soit au rendez-vous ?

Qui ne voit que ce sont à la fois *l'intelligence*, et ce qui constitue son « moteur », à savoir la *curiosité*, qui se trouvent mises en jeu, et plus particulièrement en péril, dans ce recul de la sollicitation des compétences intellectuelles causé par le recours massif et systématique aux machines ?

Par ailleurs, que l'intelligence soit en berne à l'ère de la mondialisation numérique contribue sans doute à expliquer :

### ***La prolifération de la crédulité***

La prolifération de la crédulité est stupéfiante. Le professeur à l'Université Paris-Diderot Gérald Bronner en est le meilleur dénonciateur. Dans un livre intitulé *La Démocratie des crédules*, il démonte tous les mécanismes cognitifs par lesquels notre esprit, farci de biais, tend à embrasser les croyances les plus délirantes.

Cette augmentation inquiétante de la crédulité est favorisée par le manque de culture initiale de bon nombre d'utilisateurs d'Internet, dépourvus des outils intellectuels nécessaires au repérage des informations inutiles ou falsifiées, et à leur interprétation, à leur analyse critique. On peut donner un exemple des conséquences de ce manque de culture initiale, dont les effets sont dévastateurs : la confusion entre corrélation et causalité, une tentation inférentielle classique et omniprésente, par exemple sur les réseaux sociaux. Ce biais est classique : il consiste à croire que si deux événements se produisent en même temps, cela signifie que l'un est cause de l'autre, ce qui, en bonne logique, est évidemment faux. Corrélation n'est pas causalité.

Ce n'est qu'un exemple ; on pourrait évoquer également la tendance de l'esprit humain à privilégier les affects et les émotions sur le difficile recours à l'explication rationnelle et à la recherche d'arguments fondés en raison, qui explique par exemple qu'un mensonge passionnant sera privilégié à une vérité décevante, ou allant à l'encontre des préjugés du sens commun.

<sup>12</sup> O. Babeau, *Le nouveau désordre numérique*, op. cit., p. 140-141.

Sans doute est-ce là ce qui explique la récurrence sur les réseaux sociaux des théories « complotistes » et systématiquement anti-scientifiques.

Le problème est que la préférence accordée à nos affects et à nos passions, ainsi qu'à nos croyances habituelles a pour conséquence de nous enfermer dans notre propre univers mental, sans nous inciter jamais à en sortir, par la confrontation avec d'autres idées, d'autres points de vue, par la prise en compte d'arguments étayant des thèses qui ne nous sont pas familières. Tout ceci contribue à nous enfermer dans ce que Gérald Bronner appelle une « bulle cognitive ».

Mais de quelle manière s'effectue cette colonisation exponentielle de notre quotidien par les outils numériques ? Une réponse s'impose, dont l'évidence ne peut être contestée : c'est au moyen de techniques de captation de notre attention extrêmement sophistiquées, véritables chevaux de Troie numériques, que les grands opérateurs du Net parviennent à pénétrer par effraction dans notre intériorité la plus intime.

***Le problème de l'attention : Hold-up sur l'attention, ou encore « cambriolage attentionnel » (G. Bronner) :***

Concernant la problématique de l'attention, une remarque préliminaire s'impose, qui ressortit à l'évolution générale de notre civilisation à l'époque des temps modernes, et qui doit constituer le point de départ de notre réflexion sur l'accès à la culture : les progrès matériels de la civilisation occidentale ont eu pour conséquence une libération massive de notre disponibilité mentale : diminution du temps de travail, augmentation de l'espérance de vie, progrès de l'hygiène et de la médecine, et autres bienfaits matériels, ont contribué à rendre l'homme plus disponible, plus longtemps et de plus en plus souvent, dans le cadre de son existence quotidienne.

Le problème est que c'est bien cette disponibilité mentale qui a attiré la convoitise de l'économie des algorithmes et des GAFAs, qui y ont vu essentiellement une source potentielle de profits considérables, et qui ont, à l'aide de techniques de captation de l'attention extrêmement sophistiquées, détourné cette disponibilité mentale de sa finalité essentielle, la créativité, l'invention, à l'origine des plus grandes créations de l'esprit humain dans le domaine des arts, de la philosophie, de la technique et des sciences. Tous les grands progrès de la civilisation humaine résultent de cette disponibilité intellectuelle de l'être humain, pour lequel la lenteur, le silence, l'ennui même, sont des conditions essentielles de toute créativité.

Comment mesurer la perte irrémédiable et définitive que constitue cet enchaînement collectif et massif, aujourd'hui, de notre attention aux productions insipides et abêtissantes qui prolifèrent sur le Net, à coups de « sollicitations » et de « recommandations », et autres « notifications », de préférence orientées vers le plus médiocre, le plus racoleur ? Peut-on mesurer la perte en termes de créations de chef-d'œuvres de la littérature, de la science, de la philosophie, de la musique, etc ?

Les conséquences de ces pratiques sont inquiétantes et irréfutables : de nombreuses études montrent que la capacité d'attention décline fortement ; mais il y a peut-être plus grave : les conséquences de ce « hold-up » opéré par les technologies numériques sur notre faculté d'attention et de concentration sont loin d'être anodines ; elles engendrent en grand nombre de nouvelles pathologies.

***De nouvelles pathologies***

Un des résultats le plus inquiétants de cette numérisation croissante du monde est l'augmentation des pathologies de l'addiction, et des troubles de déficit de l'attention avec hyperactivité (TDAH).

A ce saccage intellectuel s'ajoute une dérive sanitaire ; de nombreuses études suggèrent l'existence d'un lien étroit, au sein des jeunes générations, entre consommation numérique et souffrance psychique (dépression, anxiété, mal-être, suicide, manque de sommeil, etc.). On peut même aller plus loin et dénoncer les ravages des problèmes dits « de société », dont la liste paraît sans fin : obésité, comportement alimentaire (anorexie, boulimie), tabagisme, alcoolisme, toxicomanie, violence, sexualité non protégée, dépression, sédentarité, etc. Le neuroscientifique Michel Desmurget estime à cet égard qu'« à l'aune de ces données, on peut affirmer, sans ciller, que les écrans sont parmi les pires faiseurs de maladies de notre temps. »<sup>13</sup>

### **Les conséquences socio-politiques de la numérisation de notre existence quotidienne à l'échelle planétaire :**

Plus précisément, au-delà du constat, que chacun peut faire, du développement exponentiel du numérique à l'échelle mondiale, la question de fond, aujourd'hui, est peut-être de savoir ce que l'envahissement généralisé du digital dans notre vie quotidienne dissimule, ou du moins, contribue à masquer. De quoi le digital prend-il la place ? De quoi est-il le tenant lieu ? Quelles sont les conséquences de ce qui s'apparente à une véritable rupture de civilisation, engendrée par le tout numérique ?

C'est donc sur ce que l'on a appelé l'« homme du digital » qu'il convient de s'interroger, afin de réfléchir sur les habitudes comportementales induites par l'addiction aux nouvelles technologies de communication. Comme on le sait, le rapport à ces nouvelles technologies est de l'ordre de l'immédiat, ce qui a pour conséquence de nous empêcher de penser toute la complexité du réel, complexité dont la perception ne peut pas être immédiate, mais requiert, au contraire, un certain nombre de médiations réflexives. Il en résulte que, loin de nous aider à prendre conscience de la complexité du réel, et de tout ce qui habite cette complexité, le numérique nous en interdit l'accès, et nous aveugle à ce qu'il faudrait pourtant percevoir et anticiper.

Cet aspect du problème n'est pas sans rapport avec une caractéristique frappante de notre civilisation postmoderne : le culte de l'immédiat, le refus de l'attente, l'impossibilité de différer la satisfaction d'une requête. De fait, c'est peut-être à un nouveau type d'homme que nous avons désormais à faire, un homme façonné et « formaté » en profondeur par les nouvelles technologies de communication.

### **Le numérique, comme outil de manipulation**

Le sociologue Olivier Babeau rapporte le fait suivant, hautement significatif :

« Eric Schmidt, l'ancien président de Google, résume dans le *Wall Street Journal* l'économie de la manipulation cérébrale : « La plupart des gens ne souhaitent pas que Google réponde à leurs questions, ils veulent que Google leur dise quelle est la prochaine action qu'ils devraient faire. » Nombreux sont ceux de nos concitoyens qui ne sont guère préoccupés par la manipulation dont ils font l'objet : ils la reçoivent au contraire avec délices. Il ne faut pas beaucoup d'efforts à ceux qui veulent asservir notre esprit : nous remettons bien volontiers les clés de la ville à ceux qui nous assiègent. »<sup>14</sup>

Notons au passage que ces dérives touchent bien davantage les enfants issus des milieux les plus modestes. Afin de montrer le caractère d'inégalité du rapport au numérique, une spécialiste américaine des nouvelles technologies écrit ; Oliver Babeau écrit encore : « Aujourd'hui, alors que les parents de la Silicon Valley se méfient de plus en plus des effets des écrans sur leurs enfants et cherchent à les en éloigner, on redoute l'apparition d'un nouveau fossé numérique. Il est possible,

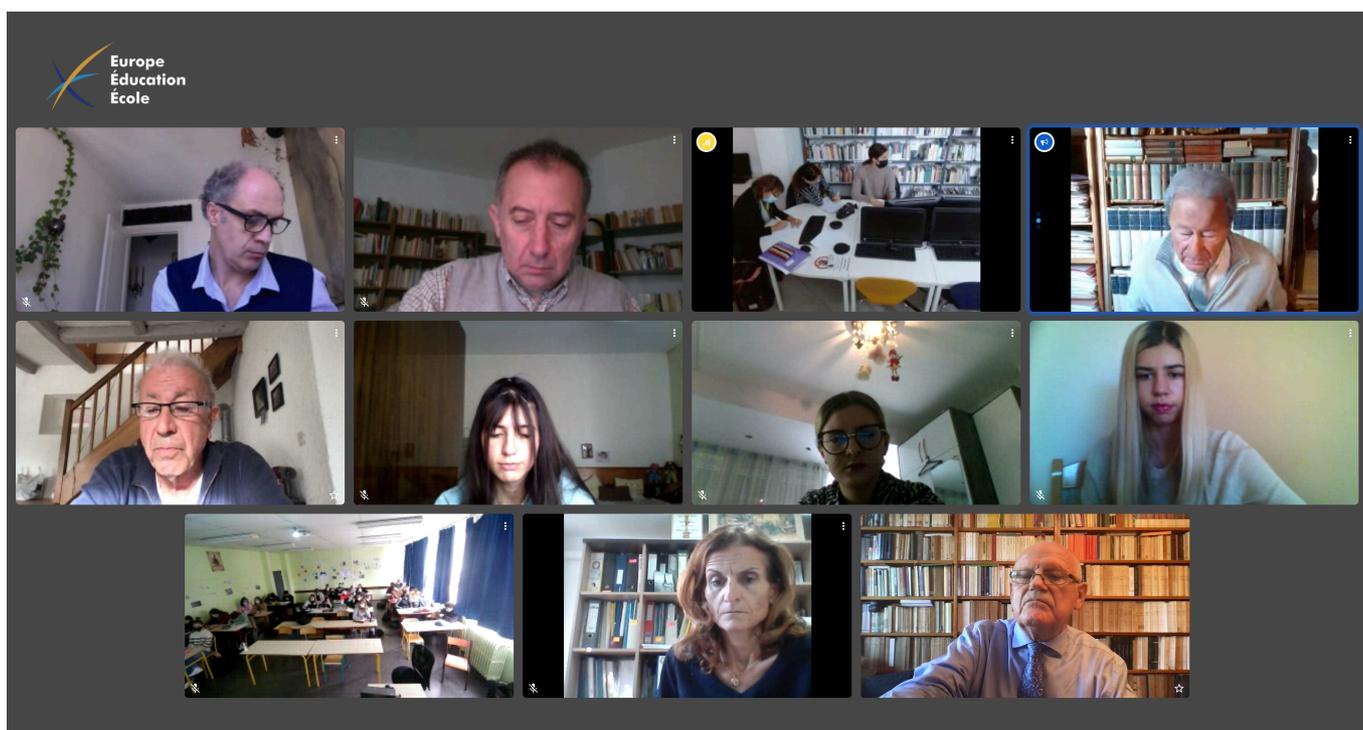
<sup>13</sup> M. Desmurget, *op. cit.*, p. 295.

<sup>14</sup> O. Babeau, *Le nouveau désordre numérique*, *op. cit.*, p. 125-126.

en effet, que les classes moyennes et modestes grandissent au contact des écrans et que ceux de l'élite de la Silicon Valley reviennent aux jouets en bois. » La vraie élite mondiale n'est pas celle qui est connectée à Internet en permanence. Mais celle qui, précisément, sait se déconnecter. »<sup>15</sup>

A l'issue de toutes les considérations précédentes, une conclusion d'ensemble s'impose de toute évidence : s'il ne saurait être question de débrancher Internet, et de renoncer ainsi à toutes les possibilités qu'il nous offre en matière de disponibilité des informations dont nous avons besoin, la tâche paraît néanmoins urgente de reprendre le contrôle de l'utilisation que nous en faisons, et de refuser les manipulations insidieuses dont nous sommes les victimes. Une telle réaction salvatrice de notre part implique une prise de conscience multiple : si Internet repose sur le principe que tous les citoyens ont un égal droit à la parole, il n'en résulte pas que toutes les opinions se valent, que tous les avis sont recevables, en sorte qu'il est nécessaire de réinstaurer des modes de hiérarchisation des discours de nature à écarter les plus extrémistes et les plus dangereux pour la démocratie d'entre eux. Mais ce sursaut exige de la part des internautes des qualités de réflexion, un sens critique, une capacité de l'analyse critique qui ne peuvent être transmis et acquis que dans le cadre de l'institution scolaire ; c'est là prendre la mesure de l'importance qu'à une époque d'hyperconnexion généralisée, prend l'éducation et plus précisément l'instruction dans le sens scolaire du terme. Seuls des individus suffisamment cultivés sauront résister à l'appel des sirènes du numérique, et accepter pour argent comptant tout ce qui s'y exprime. Chacun de nous se trouve ainsi confronté à la tâche de reprendre la tâche d'acquérir cette culture philosophique, seul savoir réellement critique, seul véritable pare-feu à l'encontre de l'intoxication intellectuelle qui ne cesse de se donner libre cours sur le Net. N'oublions pas qu'aux yeux de Kant, la tâche de « se cultiver soi-même » prend la dimension d'un véritable devoir, au sens moral du terme, puisque c'est là la seule manière de s'accorder soi-même la dignité qui définit la personne humaine et la fonde dans son caractère de « fin en soi ». Dans un océan d'informations où le meilleur côtoie le pire, seul le souci de rationalité qui définit l'homme comme « animal raisonnable » est de nature à le protéger contre toutes les manipulations intellectuelles toujours susceptibles de nous conduire au pire.

Philippe FONTAINE - Contact : europe.education.ecole@gmail.com - <https://projet-eee.eu>  
Le 28/10/2021



<sup>15</sup> O. Babeau, *Le nouveau désordre numérique*, op. cit., p. 137-138.